

En même temps les matelots du brik distinguèrent la tête d'un nageur qui s'élevait au-dessus des vagues.

L'homme qui venait si intrépidement au secours des malheureux étendit un de ses bras en avant, continuant à nager de l'autre. Trouvant enfin le bord du navire, il y fixa son grappin, et se hissa sur le pont.

Alors il respira vigoureusement, secoua sa tête assourdie des clameurs de l'eau, et compta du regard les hommes fornant le resto de l'équipage.

« Avez-vous des armes ? leur demanda-t-il.

— Non ! dirent-ils ; elles sont dans la cale, et la cale est submergée.

— Alors, reprit l'homme, je passe devant... le câble est bon, soyez tranquilles ! »

Personne ne parlait, on écoutait, on obéissait.

Huit hommes se suspendirent au câble, et l'homme de la cabane nageait en tête du groupe, plongeant devant lui des regards inquiets.

La lumière de l'incendie venait de s'éteindre.

Les rôdeurs de la côte aperçurent l'équipage du brik luttant contre les vagues.

« Ils sont à nous ! dit Guémené à voix basse.

— Eteins les fagots ! ajouta l'Hercule en s'adressant à l'enfant.

La vache noire poussa un gémissement de joie et trempa à plusieurs reprises la tête dans les flots.

Les rôdeurs poussèrent alors un cri terrible, et au moment où les matelots prenaient terre sur la grève, ils s'élançèrent vers eux, les entourant d'un cercle menaçant, et brandissant leurs couteaux dont le sang était mal essuyé.

« Trahison ! » s'écria l'équipage.

Mais l'homme de la cabane tendit son poignard à l'un des matelots, fit tourner sa hache au-dessus de sa tête, et d'un premier coup fendit le crâne de l'un des épaveurs.

Un hurlement de douleur retentit.

Le groupe des flibustiers enserra plus étroitement les neuf hommes dont sept étaient désarmés ; mais tandis qu'il blessait à la jambe gauche l'un des chercheurs d'épaves, le sauveteur relevait le couteau du mort et le tendait à un matelot du brik.

« Mort aux épaveurs, » hurla l'équipage.

La mêlée fut affreuse ; au milieu de cette nuit sombre, près de ces rocs que la marée montante escaladait, eut lieu un de ces combats mêlés de sanglants épisodes, d'héroïques détails, de duels glorieux. Les épaveurs luttèrent à la fois pour défendre la proie convoitée, et pour éviter que leur défaite permit de reconnaître leurs visages.

L'homme de la côte s'attachait cependant à faire plutôt de graves blessures qu'à donner la mort. Il poursuivait une tâche sans se charger du rôle d'exécuteur. Déjà cinq épaveurs gisaient sur le sol, se tordant au sein des convulsions de l'agonie ; l'équipage, bien qu'affaibli par des privations de toutes sortes, et brisé par les fatigues de deux nuits de tempête, se battait désespérément et avec un rare bonheur. Un seul homme se trouvait hors de combat. Le second du brik, car le capitaine était mort, se servait de son poignard avec une habileté de Malais, et l'homme de la cabane faisait avec sa hache des défenses si habiles, des attaques si imprévues, de si furieux tournoisements, et des feintes si rapidement suivies de coups imprévus, que cette hache paraissait multiple.

Les épaveurs faiblissaient.

Cette nuit horrible allait finir.

La tempête lasse de ses fureurs s'apaisait d'elle-même.

Il fallait pour cette fois abandonner le butin nocturne, et regagner les cavernes de la côte.

Les épaveurs firent entendre un cri de ralliement, puis, ils s'enfuirent le long de la grève. Deux des plus agiles jetèrent chacun un blessé sur son épaule, les morts demeurèrent sur le sable qui lava leurs figures ensanglantées et noircies.

L'homme de la cabane ne jugea ni prudent ni nécessaire de poursuivre les épaveurs. Il s'estimait trop heureux de sa victoire, pour tenter Dieu ; il se contenta d'entendre de leur côté un bras menaçant :

« Lutte sans trêve, dit-il, lutte mortelle ! »

La marée montait. Les naufragés que le sentiment du danger

avait soutenu pendant le combat se trouvaient en ce moment doublement exténués de besoin et de fatigue. La rapidité du flux ne permettait pas de suivre la grève pour gagner le chemin et gravir la pente de la colline. Le sauveteur indiqua les vailleuses, soutenant les plus faibles, tendant la main à l'un, présentant à l'autre son épaule, s'arc-boutant pour soutenir le dernier, jusqu'à ce que les sept malheureux fussent arrivés au sommet de la falaise.

Alors le courageux sauveteur redescendit, souleva dans ses bras le matelot blessé, et recommença son ascension.

Quand il parvint à la porte de sa demeure, lui-même défaillait.

Une femme était debout sur le seuil.

Elle ouvrit la porte toute grande ; les naufragés entrèrent.

« Et la Hurotte ! » demanda le sauveteur.

Marianic désigna la porte d'une petite chambre.

La table, sur laquelle s'étalait une nape de toile bise, était couverte de brocs remplis de cidre et de vin : un pain de vingt livres s'offrait à l'appétit des malheureux, à côté de larges tranches de porc et d'une moitié de fromage de gruyère.

Au moment de commencer le repas, le sauveteur fit gravement le signe de la croix, et les marins l'imitèrent.

Il fallait voir ensuite la voracité avec laquelle ils se jetèrent sur les aliments qu'on leur offrait. Le pain de vingt livres volait en miettes ; et les regards affamés fouillaient la huche, quand l'hôte dit d'une voix pleine de bonté, mais dans laquelle on sentait pourtant l'habitude du commandement :

« Assez pour un déjeuner, mes amis ! dormez maintenant, et plus sûrement que sur le tillac ; la mer est une marâtre qui se répent quelquefois de ses cruautés... elle poussera votre navire à la côte, et tout ne sera pas perdu ! Tenez, poursuivit-il en ouvrant une porte placée à gauche de la maison, vous allez vous reposer là mieux que dans des cabines... »

La salle qui s'offrait aux regards des naufragés leur fit pousser un cri d'étonnement.

Les murailles chaudement lambrissées de chêne étaient garnies de souvenirs de voyages, d'instruments de marine, de cartes et d'armes accrochées avec un goût ingénieux. Des poteaux solides, auxquels on avait suspendu des hamaos transformaient en bizarre dortoir la moitié de cette vaste chambre. En face s'allongeait une table énorme ; des outils, des voiles en miniature, des coques lilliputiennes attendaient que l'ouvrier achevât de conffectionner de bricks et des frégates.

Le sauveteur désigna les hamacs au matelots, ferma la porte et rentra dans la première chambre.

Marianic balayait le plancher.

« Et vous, dit-elle, maître, ne vous reposez-vous point ? »

— Tout à l'heure, répondit-il, songeons au plus pressé ; va chez les Malloin, le long de la côte, et dis à Rabet de se rendre auprès du monceau de cendres qui représente à cette heure la maison de la Hurotte. En deux journées on peut rebâtir le tout, si dix ouvriers s'en mêlent ; il s'agit de prendre de la pierre dans la grotte-aux-fades, de couper de la bruyère et du genêt dans la lande, d'abattre deux chênes dans le clos des Chênâtes, tu sais, la Marianic ?

— Vous aimiez tant leur ombre à ces grands arbres, maître ! »

Le sauveteur sourit tristement.

« Va, dit-il, quand il fera trop soleil et que je penserai à mes arbres, j'entrerai chez la Hurotte, je verrai qu'ils ont donnés de bonnes solives pour son toit, et je ne regretterai rien. »

La vieille femme essuya une larme qui coulait sur sa joue ridée.

« Où est la justice ? dit-elle, Seigneur Jésus, où est la justice ? »

— Là où nous attendent Anaik et Guilanek, » répondit le sauveteur avec une sainte assurance.

La mendiant sortit sans parler, et la porte se referma sur elle.

Roscoff, car c'était lui, tomba sur un banc, étendit ses deux bras sur la table et posa son front lourd dans ses mains.

Il était bien changé, bien vieilli, le robuste quartier-maître de la Sainte-Anne, le hardi capitaine de la *Thémis*, le commandant du *Jupiter*.

(A continuer.)